

Autonomie au sein du vivant, une autre vision...

« Le problème ne consiste plus à être autonome au sens d'être *délié* de toute la communauté biotique, comme dans l'acceptation moderne de l'autonomie. Être interdépendant consiste ici bien à être autonome, mais au sens d'être *bien relié* à de multiples éléments de la communauté biotique, c'est-à-dire de manière plurielle, résiliente, viable, de manière à ne pas dépendre absolument de l'instabilité du milieu. Puisque l'autonomie comme déliement à l'égard du milieu vivant n'existe pas, la seule indépendance réelle est une *interdépendance équilibrée*. Une interdépendance qui nous libère d'une dépendance focalisée sur un seul pôle (par exemple les énergies fossiles et les intrants chimiques comme condition des récoltes).

L'opposition moderne entre indépendance et dépendance, qui a donné forme à notre imaginaire politique, vectorisait le temps du Progrès social comme un passage de la minorité à la majorité, par une émancipation codée comme conquête de deux indépendances parallèles, à l'égard de la Nature pensée comme contrainte à notre liberté, d'un côté, et des appartenances sociales codées comme aliénantes pour l'individu, de l'autre. Dans une pensée écopolitique des interdépendances, le problème n'est plus de jouer l'indépendance contre la dépendance, c'est l'art de faire la différence entre les *liens qui libèrent* et les liens qui aliènent. Dans ce monde, le problème devient cartographique, il consiste à distinguer les liens qui asservissent de ceux qui donnent de la puissance d'agir. Les détachements qui fragilisent de ceux qui vivifient. Comment exacerber les affiliations au vivant qui nous poussent, comme sociétés et comme individus, dans la bonne direction : **transformer nos usages de la terre vers des formes plus soutenables**, plus habitables pour les interdépendances.

Cette politique du vivant associée à une autre conception du soi peut sembler, à l'oreille d'un moderne, aller à l'encontre du projet politique fondateur de la modernité, qui repose sur l'idée d'un collectif humain qui s'auto-extrait du milieu naturel (pensé comme contraintes), pour se donner à soi-même sa loi sans subir les injonctions de la "Nature", après avoir triomphé d'elle. Il ne faut pourtant pas voir dans les interdépendances le spectre d'une normativité extérieure au politique, par laquelle les écosystèmes imposeraient leurs lois aux collectifs démocratiques¹⁴¹. Car ce que nous force à penser la crise écologique, ce n'est pas le retour d'une Nature qui dicte leurs lois aux humains, comme dans le mythe moderne dont la démocratie moderne revendique de s'être émancipée. Il s'agit de tout autre chose : c'est **l'appel des interdépendances qui indiquent ses limites à la gamme des possibles que le collectif démocratique humain peut explorer**. Les limites écologiques ne sont pas des contraintes *extérieures* au politique humain, mais les lignes de vie intérieures qui dessinent notre condition humaine de *tissé* : tissé aux autres formes de vie qui composent le milieu, dans un *ubuntu* des vivants. Si le collectif humain n'est qu'un nœud de relations au milieu qu'il habite, les limites dans l'usage de ce milieu ne sont plus des contraintes *externes* imposées par une Nature dont il faudrait s'émanciper, mais les lignes mêmes de notre visage. De notre visage réel, non fantasmé : celui d'un vivant insufflé de vie par la communauté biotique qui le porte à bout de bras. »

Tiré de Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, p 238